

L'historiographe « Rendre à la femme sa visibilité est une tâche immense »

ENTRETIEN

P. MA.

Geneviève Warland (UCLouvain) enseigne l'historiographie, soit la manière dont s'élabore l'écriture de l'histoire à travers les siècles. Pour elle, rendre aux femmes la place qui leur revient dans le temps passe aussi par des recherches historiques sur le genre, les masculinités et même le registre émotionnel.

La présence de la femme dans les livres d'histoire est somme toute récente. Pourquoi ?

Les premières publications sur l'histoire des femmes datent des années 70-80. Il ne suffisait pas de vouloir raconter l'histoire des femmes. Il a d'abord fallu que certaines d'entre elles soient formées à l'université et qu'elles accèdent à la recherche. En France et en Belgique, la massification de l'enseignement supérieur va aider à la féminisation des universités. Des femmes, qui autrefois devaient d'abord être de bonnes épouses et de bonnes mères, pourront décrocher des doctorats. A l'ULB, Eliane Gubin, puis par la suite Catherine Jacques et Valérie Piette feront figure de pionnières dans le domaine de l'histoire du féminisme en Belgique. Aux Etats-Unis, où le phénomène a croisé le mouvement en faveur des droits des minorités, Natalie Zemon Davis comptera parmi celles qui montreront la voie.

Comment vont s'articuler leurs travaux ?

Elles vont chercher à rétablir et à rendre visibles les femmes dans l'histoire. Ce chapitre de la recherche historique est alors intimement lié à l'histoire sociale qui s'intéresse à l'industrialisation progressive de l'Europe à partir du XVIII^e siècle. Dès avant la Seconde Guerre mondiale, des historiens du social se penchent sur la classe ouvrière, donc sur les femmes et les enfants aussi. Avec un intérêt particulier pour les tâches assumées et les différentes formes de domination endurées. Après, l'histoire étudiera d'autres faits majeurs de l'émancipation féminine, comme l'accès des filles à l'université. Plusieurs revues seront publiées pour propager les études portant sur l'histoire des femmes. A Bruxelles, les *Cahiers du Griffon* seront fondés en 1973 par Françoise Collin au sein du Groupe de recherche et d'information féministes à Bruxelles. Ils deviendront un espace de discussion pour toutes les questions touchant aux droits de la femme, aux inégalités entre les sexes sur le plan salarial, mais aussi dans le domaine privé et dans celui de l'intime, etc. Parmi les collaboratrices se trouve Hedwige Peemans-Poullet qui fonde l'Université des femmes en 1982.

Quel sera l'impact sociétal de ces tra-

vaux ?

Ils vont mettre en lumière les évolutions et le déséquilibre des tâches dans la société. Jusque-là, la femme a été tout à fait absente dans le récit historique. En Grèce, n'en parlons même pas, puisqu'elle n'est pas citoyenne. Durant les siècles qui vont suivre, elle n'intéressera pas davantage les historiens, à moins qu'elle n'ait un pouvoir politique : telle Aliénor d'Aquitaine ou Elisabeth I^{re}. Mais, dans ce cas, on prête à son action un traitement historique semblable à celui réservé à un homme. Les saintes catholiques font, quant à elles, l'objet d'hagiographies : elles sont reconnues comme portant le message de l'évangile tout en veillant sur les âmes des hommes.

Tout est donc à refaire pour construire un récit équilibré du passé ?

Jusqu'il y a peu, la femme a été tout à fait absente dans le récit historique. Lui rendre sa visibilité est une tâche immense. Chercher des informations et des traces sur les femmes qui ont eu un rôle à certaines époques paraît extrêmement difficile. Il faut avoir accès à des sources personnelles (journaux intimes, correspondance). Ensuite, les archives judiciaires fournissent des informations, mais c'est en lien avec des procès, comme ceux de femmes considérées comme des sorcières ! Enfin, la presse qui se développe au XVIII^e siècle peut aider à se faire une idée de l'action des personnes et de la manière dont se structure l'espace public. Les archives notariales révèlent, quant à elles, le côté entrepreneurial de certaines femmes. J'ajoute qu'il reste à écrire une histoire économique faite par les femmes, une histoire qui n'est pas uniquement celle des conditions sociales

Il reste à écrire une histoire économique faite par les femmes, une histoire qui n'est pas uniquement celle des conditions sociales

Pour cela, il faut des jeunes qui comprennent la nécessité de faire évoluer les études historiques autrement...

Oui. Voilà pourquoi il faut mettre en évidence l'égalité entre les genres dans les référentiels scolaires. Il faut montrer l'importance de la sexualité dans notre société et, partant, la manière dont l'individu se construit. Comprendre la différence entre ce qu'on est et ce qu'on pense ou souhaite être. Il faut montrer que le sexe est aussi une construction qui aboutit à des inégalités, à des revendications, à des droits. Le champ des études n'a de cesse de s'ouvrir. On parle aujourd'hui du genre, des masculinités, mais aussi du registre émotionnel. Si l'on comprend ce que ressent un homme à un moment donné – le code d'honneur, par exemple – on comprendra mieux les conséquences que ses émotions peuvent avoir sur sa manière d'agir. Et sur les femmes qui le côtoient, dans la même famille, la même société.



Il faut montrer que le sexe est aussi une construction qui aboutit à des inégalités, à des revendications, à des droits

”

En revisitant la légende noire de Catherine de Médicis



Catherine de Médicis en tenue de deuil.

© D. R.

Les femmes qui ont marqué l'histoire ont parfois mauvaise réputation. Catherine de Médicis est ainsi restée dans les mémoires comme l'instigatrice de la Saint-Barthélemy qui a conduit en 1572 à l'assassinat de milliers de protestants en France. Cette réputation de meurtrière a traversé les siècles, soutenue par des plumes aussi prestigieuses que Michelet, Balzac et Dumas. Mais les temps changent. L'historienne française Céline Borello, qui vient de consacrer une biographie à Catherine de Médicis (Puf), estime que la postérité de la reine-mère a surtout souffert du fait qu'elle était à la fois femme et étrangère

– puisque originaire de Florence. « Elle ne fut pas seule à décider du massacre des Huguenots », explique Céline Borello. « Pendant les dix années qui ont précédé, elle a travaillé à une politique de concorde civile afin de sortir la France de la spirale infernale dans laquelle elle était engagée. Elle a donné sa fille Margot en mariage au protestant Henri de Navarre. Mais le climat de guerre civile conduira finalement aux massacres. »

Pour Céline Borello, la biographie de Catherine de Médicis mérite mieux que les pamphlets du XIX^e siècle qui ont fait sa réputation. « Le fait d'avoir été une femme a tenu lieu de circonstance aggravante dans le récit de son existence. L'histoire réservée aux femmes n'avait rien de scientifique. » L'historienne mancelle écrit que l'action de Catherine de Médicis « stimule évidemment tout un imaginaire collectif créant une "légende noire" mêlant magie noire, complots, ruse, débauche, poison, assassinats, aujourd'hui largement dépassée par la recherche historique ». Catherine de Médicis « reste une figure exceptionnelle dans la France du XVI^e siècle et un personnage complexe que ni l'adoration ni l'exécration qu'elle a pu susciter ne peuvent résumer ». PMA

L'émancipation qui donne à la femme la possibilité de se positionner dans son époque a aussi modifié le récit du passé. Les historiens n'ont eu longtemps d'égard que pour les saintes et les personnages bibliques. Jeanne d'Arc y ajoute la virilité guerrière. Après guerre, l'histoire sociale s'intéressera enfin aux femmes de l'ombre, happées par l'industrialisation.

© PHOTO NEWS

sinuer dans les programmes, de poser la question de la différence des sexes dans tous les domaines de l'espace et du temps... » Ces lignes ont été rédigées au lendemain de 11 Septembre. Il était alors beaucoup question de terrorisme islamiste, de talibans, de femmes afghanes mutilées et « du support complexe des religions, parfois si dures aux femmes ».

Histoire du genre

Entre-temps, d'autres comme l'historienne américaine Joan Wallach Scott, ont fait du « genre » une catégorie d'analyse en histoire. Il ne suffit plus d'étudier un groupe social spécifique, il faut se pencher sur l'interaction des femmes et des hommes dans leur vie personnelle et publique. Leurs places respectives dans le temps passent par diverses représentations et par les normes de construction sociale qui en découlent. Parallèlement, l'histoire des

masculinités va se développer, comme un complément à la compréhension des relations entre sexes.

Fini les stéréotypes ? Messaline la scandaleuse, Jeanne d'Arc la pucelle et Catherine de Médicis la meurtrière ? « On est loin du compte », explique Sylvie Lausberg, l'auteure de *Madame S*, roman qui revisite la vie de Marguerite Steinheil, la maîtresse du président français Félix Faure mort en épectase. « Les premiers travaux qui ont introduit les figures de femmes datent du début du XXI^e siècle, dans le sillage notamment des travaux menés par Eliane Gubin à l'ULB », rappelle l'auteur. Enormément de chemin reste donc à parcourir « pour rendre à l'histoire ces femmes artistes qui ont tenu un rôle de premier plan dans le Bauhaus ou ces scientifiques talentueuses victimes de "l'effet Matilda" ». L'histoire de trois d'entre elles, engagées par la Nasa est au cœur de *Hidden Figures*,

le film de Theodore Melfi sorti en 2017. En France, il a fallu attendre 2014 pour que le comité éthique de l'Inserm reconnaisse enfin le rôle prépondérant de Marthe Gauthier dans la découverte de la Trisomie 21 faite en... 1958. Son chef de labo se l'était appropriée. Des Marie Curie sont peut-être passées ainsi sous les radars de l'histoire...

Ce ne sont que quelques exemples. Mais qui sont autant de questions qui demandent des réponses à l'histoire des hommes. A ce compte-là, tout le récit humain pourrait être réexaminé, avec l'aide de nouvelles disciplines, de nouveaux outils, de nouvelles approches. Une tâche gigantesque, impossible en bien des points eu égard à l'absence de traces pour certaines époques. Hervé Hasquin, qui a notamment écrit une biographie de Marie-Thérèse d'Autriche, « l'un des chefs d'Etat les plus puissants de son époque avec Catherine II de Russie », fixe les

limites de l'exercice : « De facto, à quelques exceptions notables dans le domaine politique et/ou économique, la femme joue un rôle secondaire dans les sociétés passées aux yeux de ses contemporains. Il est tout bonnement impossible d'écrire la biographie d'une paysanne du XVI^e siècle car elle n'apparaît nulle part dans les archives ».

Il reste donc à préparer l'histoire du... futur. Celle que l'on écrira dans cent ans sur le siècle écoulé. « On a gagné la bataille des idées. Mais il faut réintroduire les figures féminines dans le récit, continue Sylvie Lausberg. Ce qu'ont fait Perrot, Duby et d'autres depuis la dernière guerre a le mérite de questionner notre rapport au passé, mais encore faut-il que leurs études percolent dans les esprits ». C'est tout l'enjeu des programmes d'enseignement mis en ce moment même à la re-fonte en Fédération Wallonie-Bruxelles (lire ci-contre).